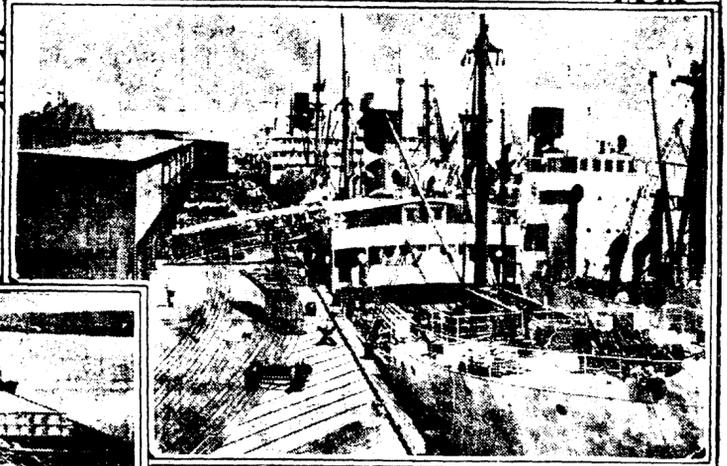
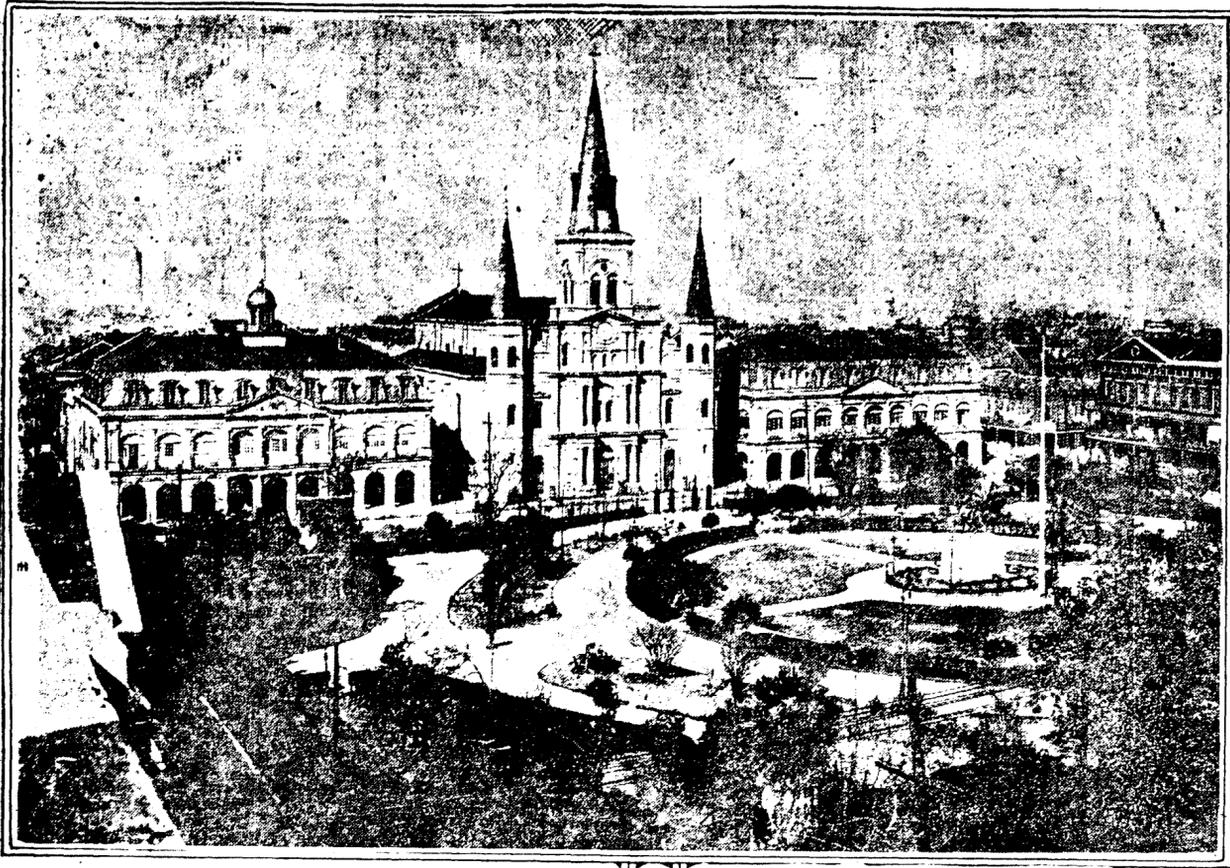


SITES HISTORIQUES ET COMMERCIAUX DE NOUVELLE-ORLEANS



LA NOUVELLE-ORLEANS UNE VIEILLE CITE DE FRANCE

Quand, en décembre dernier, j'arrivai à la Nouvelle-Orléans, j'étais saturé d'impressions vives et de paysages colorés.

En quelques jours, nous étions descendus du Nord glacial et neigeux pour traverser la vieille Virginie, toute embuée de pluie, puis les Carolines du Nord et du Sud, la Géorgie et la Floride, où le soleil avait paru et la chaleur augmenté d'heure en heure.

Éclatement de l'été au cœur de l'hiver! Nous avions dépassé Miami; l'Atlantique surgissait, d'un bleu intense entre palmiers verts. Puis nous étions entrés tout à fait dans les régions tropicales au sable éclatant, ne séjournant que quelques heures à l'extrême pointe de la presqu'île de Floride, dans le port militaire de Key-West, brûlant, isolé, perdu, écrasé par le soleil blanc.

Au cours d'une nuit chaude, lourde, voluptueuse et comme féminine, sur un petit bateau clair, nous avions traversé en six heures cette partie de la mer du Mexique qui nous séparait de Cuba...

Alors nous avions passé quelques jours dans la vieille ville de La Havane, colorée, sale, espagnole, si étrange après les cités américaines. Ensuite nous étions repartis, toujours en grande hâte; après une autre traversée, nous avions parcouru les plaines, dénudées en cette saison et presque inhabitées, de l'Alabama, où il y avait jadis tant d'indiens, et, enfin, nous étions arrivés un soir, après des jours et des jours de Pullman-car dans ces régions immenses, à l'embouchure du Mississippi cher à M. de Chateaubriand, tout au fond du golfe bleu du Mexique, dans la Louisiane lointaine.

Et cependant la Nouvelle-Orléans ne déçut point mon œil blasé et mon esprit lassé de trop de visions rapides et diverses.

A minuit, sur le quai de la gare, nous descendions de notre wagon et un journaliste, avant que j'aie quitté la station, me demandait déjà: "Quelle est votre impression sur notre cité?" Sur quoi je répondis, indubitablement comme il convenait, qu'elle me paraissait admirable. O Américanisme!

New-Orléans, chaque jour plus importante à cause de la proximité du canal de Panama, possède, dans une boucle du Mississippi, un port qui est le deuxième des Etats-Unis et qui est assez comparable, comme situation, à celui d'Anvers.

Mais ce qui m'a laissé la plus forte impression, ce ne sont point les docks énormes, échelonnés de grues, de cheminées, de câbles, d'élevateurs, ou le mouvement du fleuve, ou les prodigieux entrepôts bourrés de coton et de denrées venues du sud ou du Japon, mais c'est de m'être trouvé dans une vieille cité encore très française malgré cent ans de séparation...

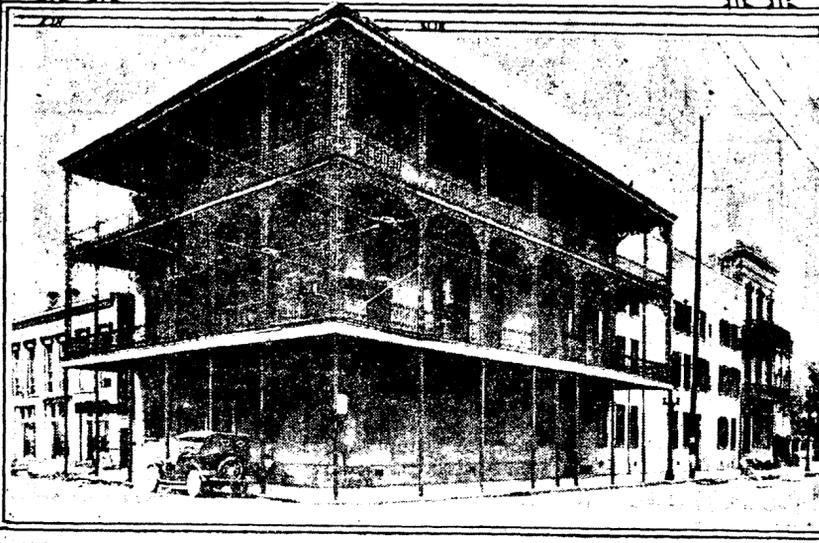
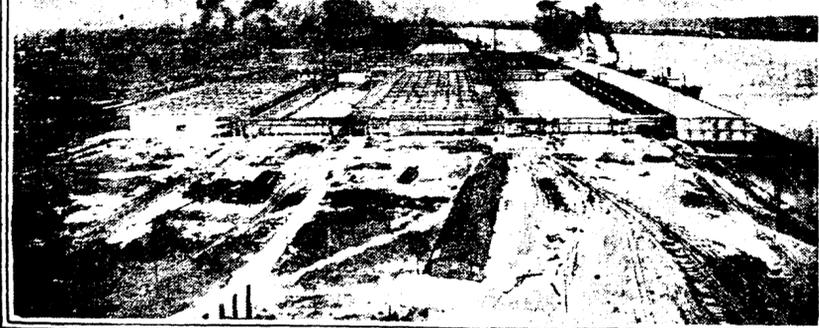
La Louisiane a conservé le nom charmant et évocateur qui lui fut donné par les colons français pour rendre hommage à Louis XIV, et sa capitale, la Nouvelle-Orléans—aujourd'hui New-Orléans—fut fondée en 1718 par un sujet de Louis XV: Bienville. Au milieu de cette très

grande ville américaine a subsisté presque intact un quartier original, sans doute le plus ancien du pays, et qui conserve tout un exquis parfum de vieille France. A part certains détails, tels que des écriteaux en anglais ou des arbres tropicaux, on se croirait, sous l'ancien régime, dans quelque calme cité de Touraine à l'architecture d'un XVIIIe siècle simple et bien ordonné.

Les rues portent des noms déuets qui sont inattendus dans ces contrées de voies numérotées. Vous y trouvez la rue Dauphine, qui coupe la rue Conti; la rue de Bourbon, où l'on montre un vieux et enfumé "cabaret d'absinthe" géré depuis 1798 par la même famille, qui y a protégé, dans les jours révolus, les rendez-vous du pirate Lafitte et de sa bande; plus loin est l'Opéra français, qui organise encore chaque année une "saison"; la rue Royale, où se rencontre un antique corps de garde espagnol, car les Espagnols avaient été maîtres de ce pays durant quelques années; la rue de Chartres, où se trouve, à front de l'ancienne place d'Armes, le "Cabildo," qui pourrait être l'hôtel de ville d'une cité normale; c'est dans la salle capitulaire de ce palais que fut signé l'acte de transfert de la Louisiane, de l'Espagne à la France, et c'est là aussi qu'eut lieu, en 1803, la cession de ce qu'on appelait à cette époque la Nouvelle-France, par les mandataires de Napoléon et Jefferson, président des Etats-Unis; c'est là enfin qu'habita, en 1826, Lafayette. A côté s'élèvent la Cathédrale Saint-Louis et le palais dénommé "Presbytère," puis ce sont d'autres voies aux noms qui évoquent toute une belle période de la France royale; rue du Maine, rue d'Orléans, rue Saint-Anne, place de Beauregard, rue de Toulouse, rue Saint-Philippe, rue Conti... Tout cet ensemble fané forme, dans une disposition régulière comme celle de Versailles, ce que l'on appelle de nos jours le "Vieux carré."

Dans cette ville ancienne et charmante, beaucoup de gens parlent encore un français très pur et évoquent avec émotion et fierté les liens qui les rattachent à la patrie du passé et à sa gloire d'hier et d'aujourd'hui: Que serait-il advenu de toute l'histoire des Etats-Unis si la Louisiane était restée française?...

Nous avions pour cicéroni, dans notre promenade, des hommes d'une affabilité extrême, dont plusieurs appartenaient à cette vieille et opulente classe des aristocratiques créoles, portant des noms qui sonnent leur origine, et parlant avec un peu d'accent le beau langage de Jean-Jacques Rousseau. Un de ces créoles, le général X..., se montrait notre compagnon dévoué et nous donnait des détails intéressants, et parfois touchants dans leur naïveté, sur tout ce que nous apercevions. Parce qu'en Amérique presque rien n'est ancien, les citoyens du Nouveau-Monde conservent avec une pieuse fierté le moindre détail, souvent même le plus insignifiant et parfois celui du goût le plus déplorable, de ce qui les rattache à leur court passé. Et dans l'hôtel de ville, neuf, celui-ci, où l'on



nous a si aimablement offert un vin d'honneur, le portrait de Louis XIV, entouré de ceux d'autres seigneurs à perruques domine le cabinet du "Mayor."

Ce sont là, comme en plusieurs endroits de la ville, des souvenirs des rois de France et d'autres de Napoléon, des "jours coloniaux" de la guerre d'Indépendance, du Général Lee et de ses Confédérés, du président Jackson, et même de Louis Philippe, qui vint dans la "Cité du Croissant," comme on l'appelle joliment à cause de la forme elliptique que lui fait épouser le fleuve... C'est vraiment un tout autre monde, plein d'évocations de l'histoire des Etats-Unis au XVIIIe et au début du XIXe siècles.

On éprouve un sentiment un peu nostalgique, après la douche d'américanisme, à se trouver dans cette ville si pleine encore de l'Europe et de la France. Malgré l'énoxe cité et le vaste port qui sont venus aujourd'hui s'agglomérer au "Vieux Carré," c'est toujours celui-ci qui reste le plus impressionnant. The city of romance disent les Américains eux-mêmes, en parlant de cette ville du Sud où le climat est plus doux que le long de l'Atlantique et où, dit-on, les tempéraments, peut-être parce qu'on se rapproche de la frontière du Mexique, sont plus ardents, plus voluptueux, plus latins que ceux des habitants des quarante-sept autres états.

HISTOIRE ET COMMERCE

La gravure ci-dessus montre, 10, en haut, à gauche, le square Jackson, l'ancienne Place d'Armes, où sont situés la cathédrale St. Louis, le Cabildo, le Presbytère, les anciens immeubles de la Baronne de Pontalba, le Quartier Club, de nombreux studios d'artistes et les "headquarters" de nombreuses organisations d'un caractère philanthropique, tel que la Christian Woman's Exchange, etc., etc.

20—A Étoile, en haut, le "Patio" de la maison Morphy, l'ancienne demeure de feu Paul Morphy, célèbre joueur d'échecs. Ce bâtiment est maintenant occupé par le "Patio Royal," un restaurant mondain, dirigé par Mme Jeanne Castellano. Le Patio Royal est situé dans la Rue Royale, en face de l'édifice de la Cour.

30—Plus bas, à droite, une photographie de la "Nouvelle-Orléans commerciale," montrant plusieurs gros navires au chargement. Le port de la Nouvelle-Orléans a 14 milles de docks, 7 "grain elevators" et de nombreux entrepôts des plus modernes.

40—Au centre, en haut, une vue prise d'un aéroplane, montrant les entrepôts publics, modernes et à l'épreuve du feu.

50—Plus bas, au centre, nous revenons à la Nouvelle-Orléans,

vieille cité de France, la "Nouvelle-Orléans historique." La simple bâtisse ci-dessus n'a aucune mauvaise apparence, mais la légende dit qu'elle est hantée, c'est pour cela que l'antienne habitation de Mme Lalaurie, mentionnée dans le roman de M. George W. Cable, est appelée par tous les néo-orléanais: "The Haunted House."

BON AVIS AUX NOUVEAUX MENAGES

Un bon curé venait de marier un jeune couple; avant de les laisser partir il avait, suivant son habitude, donné à la mariée une carte de conseils ainsi conçue:
Quand vous le mariez, aimez-le;
Après le mariage, étudiez-le;
S'il est généreux, appréciez-le;
Quand il est triste, amusez-le;
Quand il est fâché, ignorez-le;
Quand il est paresseux, piquez-le;
S'il est confidentiel, encouragez-le;
S'il est jaloux, guérissez-le;
Quand il vous fait une faveur, remerciez-le;
S'il est aimable, embrassez-le;
Laissez-lui à penser que vous le comprenez...
Mais ne lui laissez jamais voir que vous le gouvernez.

LA NOUVELLE-ORLEANS SON COMMERCE

L'évaluation de la production industrielle en Louisiane doit être toujours d'un grand intérêt pour les lecteurs de l'Abeille. Nous l'avons souvent dit, et qu'on nous pardonne de le redire, car nous estimons qu'il est de notre devoir de signaler le progrès qui s'accroît dans notre état, tout autant qu'il devrait être un devoir pour chaque Louisianais de se renseigner à ce sujet.

Donc, nous sommes heureux de dire que le bureau de recensement nous annonce un remarquable développement d'affaires pour la période de cinq années, 1914-1919.

Le capital en circulation dans les usines locales avait augmenté de 131.8 pour cent et l'évaluation de la production montrait une augmentation de 161.8 pour cent.

Le personnel avait augmenté de 56.4 pour cent et les salaires ou gains de 180.4 pour cent.

En 1919, les usines de la Nouvelle-Orléans ont payé en gages et salaires \$35,593,000, c'est-à-dire environ \$3,000,000 par mois, et la valeur de leur production pour cette année seulement était estimée à \$182,799,000.

On nous fera observer que cette production extraordinaire n'était due qu'à l'activité générale et fiévreuse occasionnée par la grande guerre, et que tous les grands centres des Etats-Unis montraient la même augmentation d'affaires. Nous voulons bien accorder qu'en temps normal les chiffres ci-dessus n'auraient pas été aussi intéressants. Cependant grâce à nos ressources naturelles de pétrole, de bois, de saffire et de sel, grâce à nos récoltes de coton, de riz et de sucre, nous n'avons jamais cessé de travailler, même pendant la période plus que déprimante d'après guerre, par laquelle nous venons de passer, et nous voilà maintenant dans toute la plénitude d'une prospérité certaine.

UN MONUMENT VA ÊTRE ÉLEVÉ DANS LA MEUSE À LA MÉMOIRE DES SOLDATS DU MISSOURI

Le 11 novembre prochain—jour anniversaire de l'Armistice—aura lieu à Cheppy, près de Varennes (Meuse), l'inauguration d'un monument érigé par l'Etat du Missouri à ses enfants morts au champ d'honneur.

Le comité d'organisation prend dès aujourd'hui toutes dispositions pour que les Américains séjournant en France, et en particulier ceux originaires du Missouri, puissent, le même jour, assister à cette cérémonie et à celle qui se déroulera à Compiègne, au carrefour de l'Armistice.

Oeuvre d'une femme sculpteur de grand talent, Mme Nancy Coonsman Hahn, de Saint-Louis, la stèle est placée sur le terrain où se sont battues, en 1918, les 35e et 89e divisions américaines, recrutées dans le Missouri. C'est plus exactement à l'endroit où l'un de ces régiments a le plus particulièrement souffert, que le monument va s'élever, sur un tertre qui fut le tombeau de nombreux et héroïques soldats d'outre-Atlantique.

Il se compose d'un piédestal et d'une colonne en granit, surmontés d'une statue de la Victoire en bronze, tenant une couronne de laurier et une branche d'olivier. Le fût de la colonne porte, dans un médaillon, les armes de l'Etat du Missouri et la dédicace suivante, en français et en anglais:
"Érigé par l'Etat du Missouri (U. S. A.) à la mémoire de ses fils qui sont morts en France pour l'Humanité, pendant la Grande Guerre—1917-1918."

LA GUERRE ET LA MORT

Quelques chiffres qui donnent à penser...
La France a perdu 1,400,000 hommes au cours des quatre années de la dernière guerre. C'est un tiers de plus des pertes qu'elle subit lors des guerres de la Révolution, de 1791 à 1799.

Durant les quinze années suivantes, sur 3,157,600 hommes appelés sous les drapeaux, 2,500,000 ne revirent jamais le foyer familial. Il en périt un million sur les champs de bataille. Le reste succomba par maladie ou à la suite de graves blessures.

Quand elle envahit le sol de la Russie, la Grande Armée comptait 1,100,000 combattants. A la fin de la retraite de Moscou, elle était réduite à 60,000 hommes.

Les guerres du deuxième Empire, Crimée, Italie, Mexique, coûtèrent la vie à près de 500,000 Français. La campagne de 1870-71 en vit disparaître plus de 490,000.

Souhaitons que ces funèbres statistiques ne se représentent plus dans l'avenir.

ELLE N'AVAIT PAS PEUR

Pendant la guerre, un Français tenait un petit restaurant. Un jour, un Allemand arrive pour dîner, et pour faire peur à la femme, il sort son sabre et le met sur la table. La femme ne dit rien et revient avec une fourche à fumier et la met à côté du sabre. Alors l'Allemand, insulté, demande:—"Qu'est-ce que cela signifie?" Alors la Française de répondre:—"Quand j'ai vu que vous aviez un grand couteau j'ai été vous chercher une grande fourchette."